

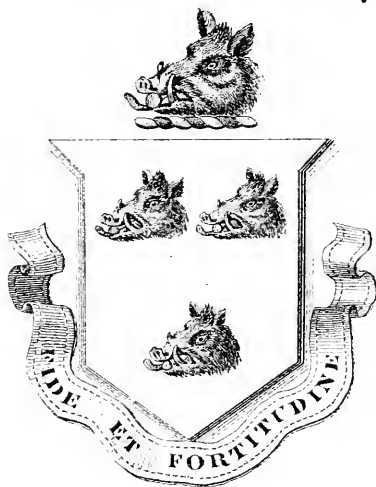
Accessions

159, 815

Shelf No.

XG. 3656, 20

Barton Library.

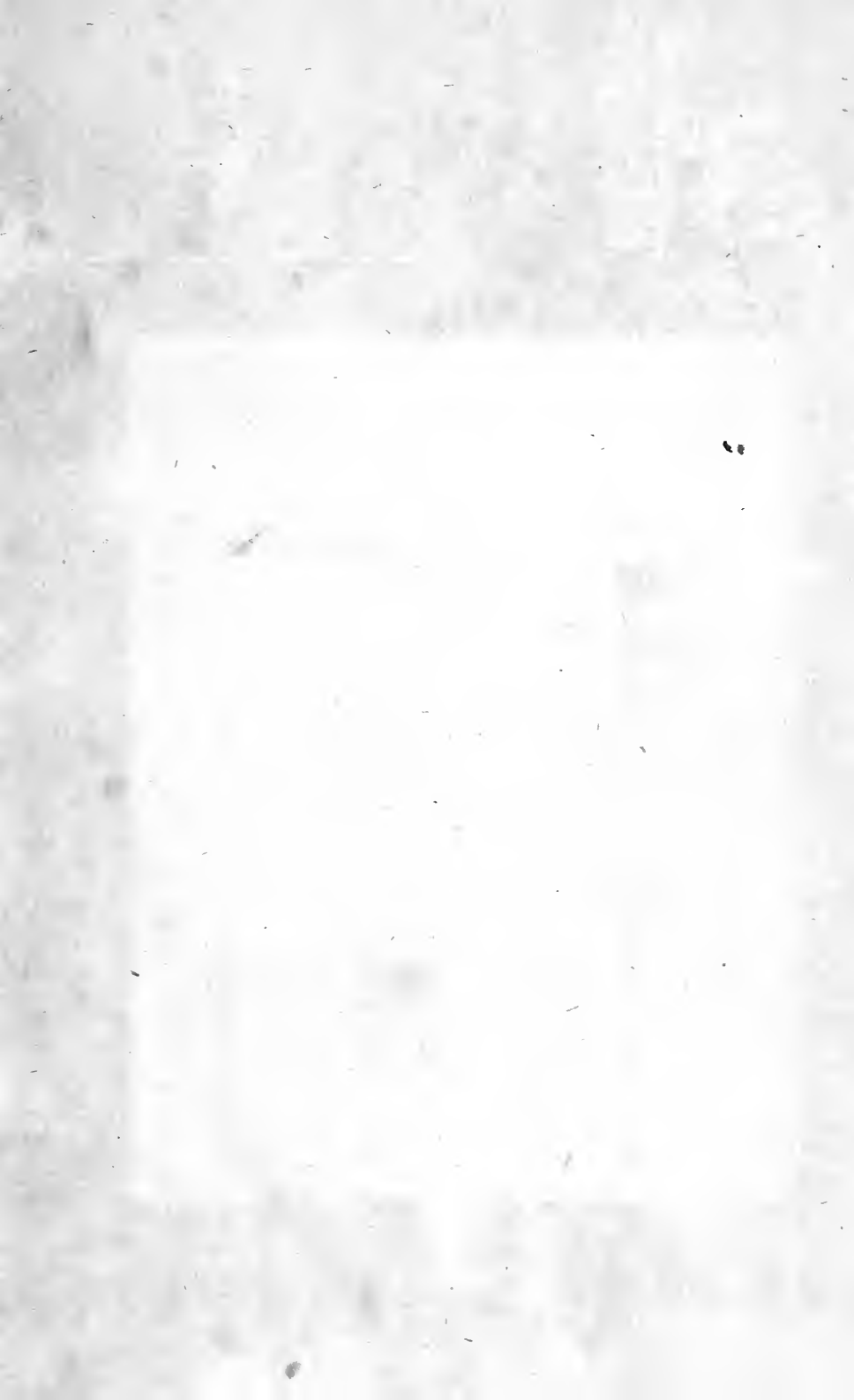


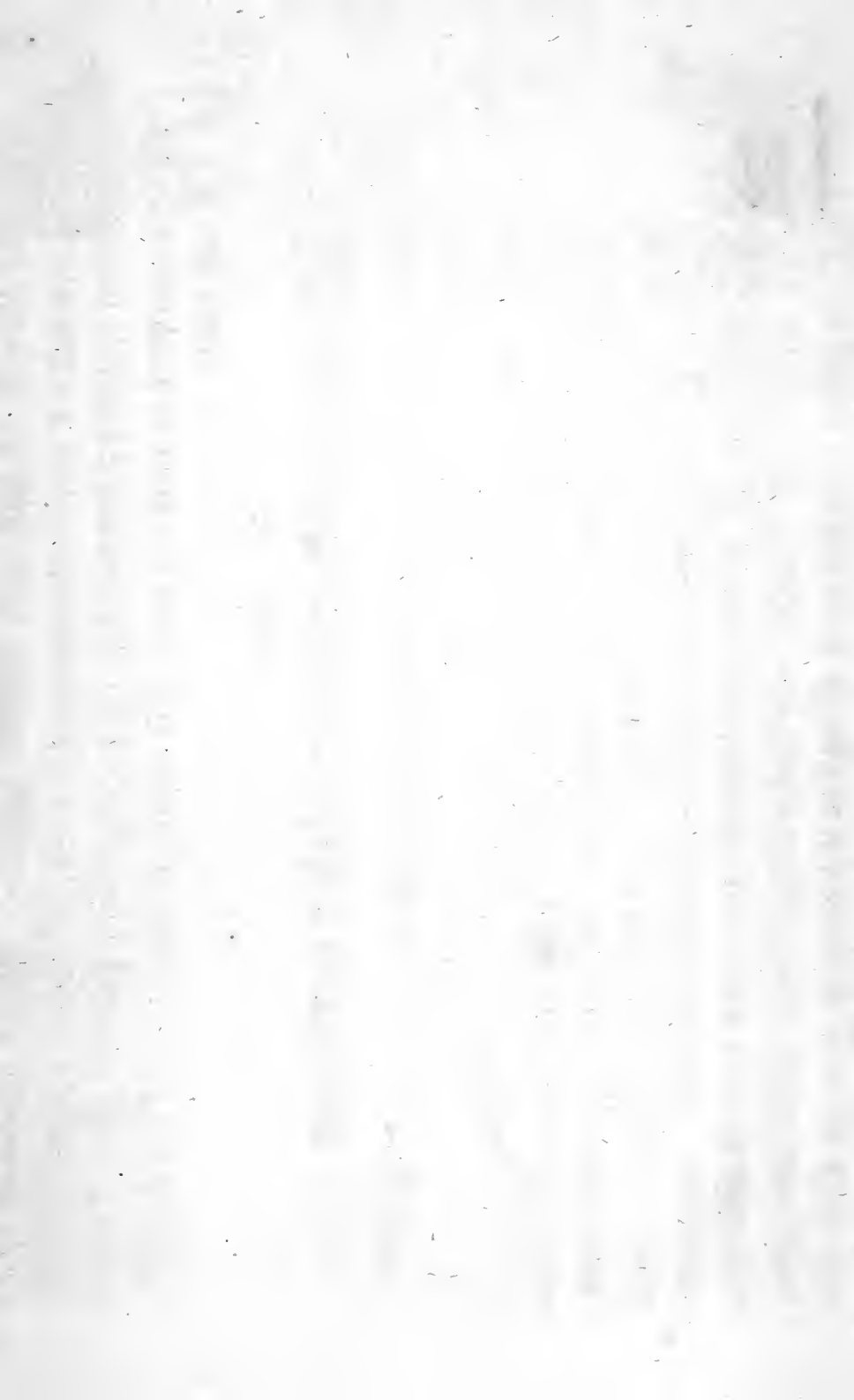
Thomas Pennant Barton.

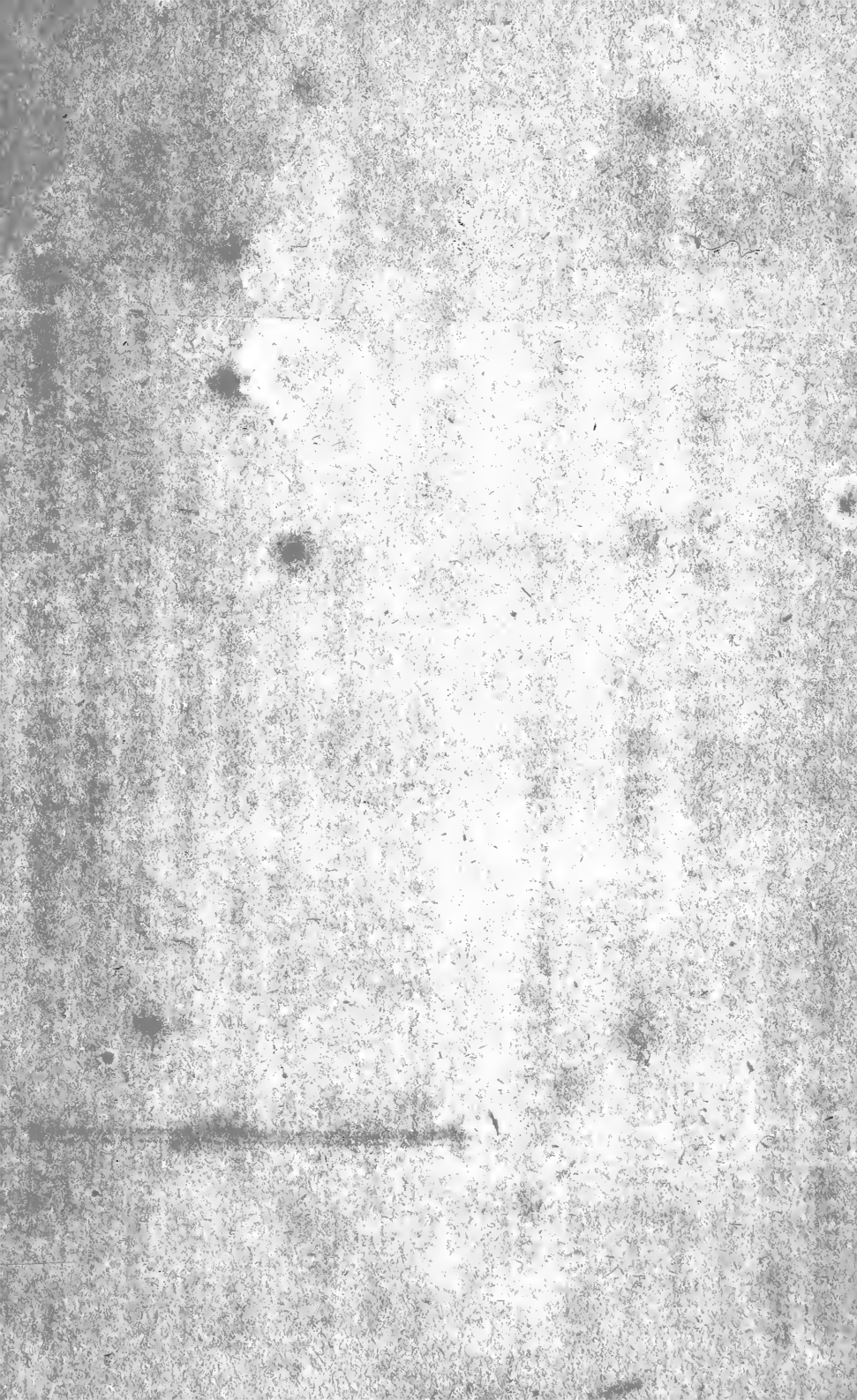
Boston Public Library.

Received, May, 1873.


Not to be taken from the Library.







Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
Boston Public Library



R É P O N S E

D E M. P E T I O N

A M. D U P O N T.

IL est difficile , Monsieur , d'imaginer une diatribe plus dégoûtante que celle que vous venez de publier contre moi. Il n'est pas un homme honnête qui n'en soit révolté.

Vous vous dites ami de la vérité ; & vous avancez les faits les plus inexacts.

Vous vous dites ami de la paix ; & vous soufflez le feu de la discorde.

Vous vous dites ami de la constitution ; & vous parlez le langage des contre-révolutionnaires les plus décidés.

Dans quel moment publiez-vous ce libelle ? C'est lorsque les malveillans provoquent les citoyens égarés à en venir aux mains. Ne vous est-il pas tombé dans la pensée que vous pouviez faire couler le sang des hommes ? Et comment cette idée effrayante n'a-t-elle pas fait tomber la plume de vos mains !

Ceux qui égorgent leurs frères , sont les écrivains fanatiques qui leur prêchent la révolte , la

A

désobéissance aux autorités constituées & le mépris de leurs devoirs.

En lisant votre lettre, je me suis rappelé que, dans un moment critique, où vous & vos amis échauffiez le peuple contre les assignats, vous annonçâtes à l'assemblée nationale qu'on parloit d'un soulèvement pour un jour que vous fûtes indiquer; &, la veille de ce jour fatal, vous fîtes circuler dans le public un écrit empoisonné où vous alarmiez le peuple sur ses moyens de subsistance, où vous lui disiez qu'il payeroit le pain à un prix excessif, & ses vêtemens au poids de l'or.

Cet écrit étoit anonyme. Vous l'aviez mis furtivement sous les presses de l'imprimerie nationale; vous fûtes démasqué & couvert de confusion.

Ainsi, dans deux circonstances remarquables, vous aiguïsiez les poignards; vous les présentez au peuple; vous l'excitez à frapper; & vous voulez rendre ensuite responsables ceux qui sont à l'écart, ceux qui non seulement sont étrangers au délit, mais qui veillent pour le prévenir.

Ici, ce ne sont pas seulement les citoyens de paris que vous cherchez à aigrir & à porter à des excès; ce sont tous les françois. Vous dites, page 10, « que les membres de l'assemblée nationale sont insultés dans le sanctuaire des loix;

que le roi n'est pas en sûreté dans son palais ; vous engagez chaque département à envoyer des gardes pour défendre & conserver leurs représentans ».

Les plus implacables ennemis de la liberté & de l'ordre , parlent-ils autrement ? Si c'est ainsi que vous aimez la constitution ; vous l'aimez comme les autres la trahissent.

Mais nous ne sommes plus dupes des mots. Celui de constitution est dans toutes les bouches ; c'est le manteau dont l'hypocrite s'enveloppe pour contrefaire l'homme de bien , & pour persécuter , avec impunité , les vrais défenseurs de nos droits.

Ma profession de foi sur la constitution est claire & précise. Je lui trouve des défauts , & ce ne sont probablement pas ceux que vous apercevez. Mais , avec ses imperfections , je la maintiendrai jusqu'à la mort , & je lui serai plus fidèle que ceux qui en paroissent idolâtres.

Vous pouvez répéter , tant que vous voudrez , que le maire de paris & ceux qui l'entourent veulent une autre forme de gouvernement. Ces lieux communs sont usés , & ne peuvent plus séduire que les ignorans & les fots. Je déclare très-positivement que les personnes que je vois avec le plus d'intimité , que mes amis , que moi , nous voulons la constitution telle qu'elle est ; & , pour me servir de vos expressions , sans y changer une virgule.

Ne confondez pas éternellement l'opinion que chacun peut avoir sur tel ou tel article de la constitution, qu'il trouve mauvais, mais que, néanmoins, il défend & maintient comme inhérent à l'ensemble, avec la volonté d'une autre constitution, & la violation de celle qui est jurée par la Nation.

Je ne conçois même pas comment on peut supposer que le magistrat qui s'est engagé de faire exécuter la loi de son pays, se propose de la détruire.

Vous avez voulu affoiblir les torts dont vous me gratifiez, en les rejettant sur la condescendance que j'ai pour mes amis.

Laissez-moi, je vous prie, mes fautes toutes entières. Ceux qui me connoissent, savent bien que j'ai le caractère bon, mais non pas foible; que je n'adopte pas légèrement une opinion, mais que je la suis avec constance & fermeté; que je tiens à mes principes d'une manière inébranlable, & qu'il n'est pas de considération humaine qui puisse m'en écarter : je dirai plus; c'est qu'il n'est peut-être pas d'homme en place, qui agisse plus d'après lui que je ne fais. Certes, je suis loin de négliger les avis qu'on veut bien me donner; mais je n'ai, le plus souvent, ni le temps, ni l'occasion de consulter, & il faut que je prenne conseil de moi-même.

J'arrive aux faits qui concernent les Suisses

de Châteauvieux. Je ne parlerai pas des services qu'il ont rendus à la patrie , lorsqu'ils ont refusé le secours de leurs armes au despotisme. Nous ne nous entendrions jamais sur ce point. Vous ne connoissez ces braves militaires que d'après les plates rapsodies & les récits infidèles & calomnieux de quelques gazetiers à gage ; & vous niez jusqu'à l'évidence. Vous repoussez les faits qui se sont passés sous les yeux de tout paris.

Je ne vous parlerai pas de la fatale affaire de Nancy , où les citoyens-soldats & les soldats-citoyens , également innocens , également égarés , se combattirent , croyant combattre pour leur pays , pour la loi , pour la liberté. Il est démontré , pour tout homme non prévenu , que les ordonnateurs de cette cruelle boucherie , furent seuls coupables. Cette vérité a été défigurée avec effronterie par des écrivains mercénaires..... Et ce sont là les oracles que vous consultez !

Vous traitez ces soldats de brigands , d'assassins ! Comment osez-vous , avec cette légèreté , hasarder des imputations aussi odieuses ? Car enfin , si l'on vous demandoit des preuves , où les trouveriez-vous ? Il ne suffiroit pas de recourir à ces journaux imposteurs , ou de se livrer à des déclamations vagues. Il faudroit des faits solidement établis , des pièces authentiques. Où sont-ils ? où sont-elles ? Je vous défie d'en produire.

L'arrivée des suisses de Châteauvieux dans nos

murs étoit annoncée depuis long-temps. On ne parloit que des fêtes qu'ils recevoient sur leur passage. Une députation nombreuse de citoyens se présenta au conseil général de la commune, pour le prier d'assister à la cérémonie qu'on préparoit à ces victimes de la liberté.

J'avois si peu dirigé les pétitionnaires, ainsi que vous l'insinuez, que je ne savois pas qu'ils fussent présens à la séance; que je ne connoissois pas un mot de leur pétition. Elle fit une impression très-vive sur le conseil général, qui, à l'instant même, arrêta de se rendre à la fête. Il arrêta aussi de faire imprimer la pétition, & de l'envoyer aux sections.

C'est moi encore qui, suivant vous, ai déterminé la municipalité à faire cette démarche. Je ne relève pas ce fait parce qu'il me blesse, mais parce qu'il blesse une vérité que le public présent peut attester; parce qu'aussi vous tendez sans cesse à m'isoler de la municipalité. C'est le plan constamment suivi par tous les journalistes qui m'attaquent. Comme si les arrêtés d'un corps n'étoient que les arrêtés du chef; comme si toute une assemblée étoit dans son président.

Le conseil général crut faire là une action très-simple & très-louable; satisfaire aux devoirs de la reconnoissance, & imiter l'exemple des autres villes.

Les esprits n'étoient pas encore exaltés; la fer-

mentation n'avoit pas pris un caractère de malignité ; les progrès de l'intrigue étoient peu sensibles. On parloit diversement de la fête, mais sans animosité ; on n'étoit pas ennemis, pour être d'un avis opposé.

Un premier placard qui rendoit compte du cérémonial, échauffa beaucoup les têtes, & devint une arme dangereuse entre les mains des malveillans & des chefs de parti ; & à l'instant des pamphlets furent commandés, des supplémens payés, des écrits incendiaires distribués avec profusion ; on remua toutes les passions ; on fit jouer tous les ressorts.

On dit aux uns : ce sont les jacobins qui sont à la tête de la fête. — Elle eut pour opposans, tous les ennemis des jacobins.

On dit aux autres : la municipalité la favorise. — Elle eut pour opposans tous ceux qui ne voyent cette municipalité qu'avec ombrage.

On dit à ceux-ci : la fête est dirigée contre M. de Lafayette, & pour le perdre. — Elle eut pour opposans tous les partisans de M. de Lafayette.

On dit à ceux-là : la fête est une insulte faite à la garde-nationale. — Elle eut pour opposans ceux des citoyens en uniforme qui crurent légèrement à cette insinuation perfide.

Sans compter les nombreux ennemis de la constitution, qui saisisent toujours, avec em-

preffement, les occasions de trouble, pour se réunir aux perturbateurs.

Sans compter encore une multitude de citoyens paisibles qui ne sont d'aucun parti, mais qui redoutent tout ce qui peut altérer leur tranquillité.

Ainsi la masse des citoyens égarés, réunie à celle de citoyens agitateurs, étoit assez considérable.

Eh bien ! Monsieur, je n'avois jamais lu, & je n'ai pas encore lu ce placard qui, dites vous, m'a servi de base ; je ne le connois que par des fragmens.

Je fis alors ce qui est d'un magistrat qui aime sincèrement la paix, & qui cherche à concilier les esprits. Je vis M. Talien, citoyen estimable, l'un des ordonnateurs de la fête, & je le priai de mettre dans le cérémonial toute la décence, toute la simplicité dont il étoit susceptible, & de faire disparaître toutes les allusions qui pourroient offenser quelques citoyens, & les aigrir les uns contre les autres.

M. Talien & ses co-associés publièrent un autre projet de fête ; & lorsque vous prétendez, Monsieur, qu'il ressemble au premier, qu'il n'y a rien de changé au fond, on est étonné de vous voir avancer un fait aussi contraire à la vérité, & si facile à démentir, par le rapprochement des deux écrits.

Vous faites beaucoup de bruit de ce que ;

dans ce projet, on a désigné une place pour les juges, pour les magistrats, pour les membres de l'assemblée nationale. Vous remarquez, non sans dessein, que c'est un ordre intimé à ces fonctionnaires publics; & vous vous écriez : *corps législatif ! obéissez à vos maîtres & aux nôtres.*

Est-il un homme de bon-sens, qui puisse penser que les citoyens ordonnateurs de la fête, aient jamais pu vouloir autre chose que d'émettre un vœu, que de manifester un désir : car, enfin, à quel titre, de quel droit auroient-ils commandé aux autorités constituées l'acte le plus libre pour le plus simple citoyen ? Mais il étoit bon & utile à vos vues de chercher à les rendre odieux, d'exciter contre eux l'animadversion des autorités constituées ; & vous l'avez fait.

C'est, après les avoir ainsi environnés du soupçon, que vous me faites dîner avec eux à la Rapée, pour établir entre nous une coalition dangereuse.

Je ne dirai pas que cet épisode est déplacé ; mais je dirai qu'il manque de vérité. Il est très-vrai que j'ai assisté à un banquet de famille à la Rapée ; mais, avec qui ? Avec les officiers municipaux, & uniquement avec les officiers municipaux. Et vous travestissez en une sorte de conjuration un repas fraternel fait entre les magistrats du peuple.

Je suis honteux de me traîner dans ces détails ;

&, pour m'attacher à quelque chose de plus sérieux, j'observerai que la municipalité étoit convenue de ne pas se rendre en corps à la fête. Ce n'étoit point elle qui l'ordonnoit, qui la dirigeoit; elle n'avoit, dès-lors, qu'une surveillance de police à exercer.

Plus nous avançons, plus les esprits s'échauffoient; plus les préventions étoient fortes, & moins on s'entendoit. Je crus qu'il étoit prudent de publier une lettre très-simple, propre à répandre le calme, & à dissiper les préjugés. J'en donnai lecture au corps municipal, qui l'accueillit. J'ose dire qu'elle ne fut pas sans effet dans le public; ce qui irrita beaucoup les chefs de conspiration, & les ennemis de l'ordre.

Ce qui accrut aussi, pendant quelque temps, l'espoir des mécontents, c'est qu'ils crurent le département opposé à la municipalité. Les petites querelles de compétence entre ces deux corps, favorisoient cette opinion. Ceux qui s'opposoient à la fête s'adressoient donc au département; tandis que les partisans de cette fête se présentoient à la municipalité.

Mais les premiers étoient bien inférieurs en nombre aux seconds; & les papiers qui répertoient sans cesse que la majorité des citoyens étoit contre la fête, ou étoient mal-instruits, ou étoient de mauvaise foi.

Ce qu'il y avoit de plus alarmant, c'est qu'une

partie de la force armée s'assembloit ; c'est qu'elle croyoit son honneur intéressé à ce que la fête n'eût pas lieu ; c'est qu'elle s'isoloit des autres citoyens. C'est vous, Monsieur, ce sont vos semblables, qui l'entreteniez dans ce funeste égarement ; vous, qui faites, sans cesse, de la garde nationale une corporation particulière, & ce que vous appelez *l'armée Parisienne*.

Ceux qui m'ont suivi dans ces circonstances savent combien de soins je pris pour dissiper ces mal-entendus & ces erreurs ; pour réconcilier les citoyens entr'eux ; pour substituer le langage calme de la raison aux emportemens des passions.

Enfin, les soldats de Châteauneuf arrivèrent à Paris. Vous faites de leur marche, depuis Versailles, un roman aussi contraire à la vérité qu'à la vraisemblance. A qui persuaderez-vous jamais que des citoyens qui arrivent en chantant, en dansant aient commis toutes les violences que vous leur prêtez ; qu'ils aient mis le pistolet sur la gorge de tous les passans, pour les forcer, ou à grossir le cortège, ou à crier : *vive Châteauneuf*.

Au surplus, n'est-il pas trop étrange que vous me demandiez sérieusement pourquoi je n'ai pas fait réprimer, pourquoi je n'ai pas fait punir, pourquoi je n'ai pas livré à l'accusateur public ces prétendus perturbateurs, ces motionnaires assassins.

Mais vous, qui êtes si bien instruit des plus

petits détails , voudriez-vous me dire quels sont les coupables , me donner leur nom ; car vous ne prétendrez pas sans doute que je doive faire des dénonciations vagues.

Les soldats de Châteauvieux furent introduits dans l'assemblée nationale , pour lui rendre leurs hommages. On fait l'opposition qu'éprouva leur admission aux honneurs de la séance. Mais enfin , le décret devoit préparer les esprits à la fête , & faire tomber beaucoup de clameurs.

Ces soldats vinrent aussi saluer le conseil général de la commune , & je fis à leur discours une réponse qui , je crois , portoit avec elle un caractère de sagesse & de vérité , qui , dans d'autres tems , eût sans doute réuni tous les suffrages. Je ne concevois pas quelle difficulté on trouvoit à allier les honneurs décernés aux braves gardes nationales de Nancy , avec ceux qu'on se dispoisoit à rendre aux soldats de Châteauvieux.

C'étoit cette sagesse même qui redoubloit la rage des ennemis de la liberté. Ils voyoient que les illusions étoient sur le point de se dissiper ; ils multiplioient leurs efforts pour les maintenir. Séductions , menaces , calomnies : toute la perversité des cœurs corrompus fut mise en usage.

J'en atteste tous ceux qui m'ont vu dans ces momens difficiles ; j'étois impassible au milieu de toutes ces agitations ; j'écoutois tout avec une grande tranquillité ; je faisois en sorte de dégager

mon âme de toute espèce d'affection personnelle ; & je devois paroître d'autant plus prévenu aux yeux des hommes hors de toute mesure , que j'avois moins de prévention.

Tandis que j'étois injurié , diffamé ; tandis qu'insultant avec audace à mon caractère de magistrat , on avoit l'indignité de me représenter comme l'instigateur des troubles , je m'occupois sans relâche à les apaiser ; je ne cessois de faire des observations pour que la fête n'eût que des formes simples , grandes , & digne d'un peuple libre.

C'est moi qui ai mis en avant l'idée de ne pas placer les soldats de Châteaueux dans le char , parce que je pense qu'il ne faut pas idolâtrer les hommes , quels qu'ils soient ; que , faire les uns trop grands , c'est rendre les autres trop petits. Je ne crains pas de le dire ici , cette idée étoit fortement combattue , & c'est à la confiance que les citoyens ont eue en moi que l'on doit en partie un succès que la force n'eût jamais obtenu.

Une autre idée d'un plus grand intérêt encore , a été celle d'abandonner le peuple à sa propre raison , au sentiment de sa dignité , de faire disparaître tout signe de contrainte , & de se reposer de sa garde sur lui-même.

Cette idée avoit un but sage pour les circonstances ; elle a un but moral pour tous les tems.

Il étoit dangereux sans doute , au milieu d'une

pareille effervescence , de laisser armée une masse aussi considérable d'hommes , qui , rapprochés les uns des autres , pouvoient au plus léger différent , devenir ennemis , arroser la terre de leur sang , & en faire un vaste champ de carnage.

Rien ne peut inspirer au peuple des sentimens plus nobles & plus généreux , que la confiance qu'on lui témoigne. C'est le rendre jaloux de la mériter. C'est en estimant les hommes qu'on les rend bons & dignes de leur nature. Voilà la manière de les former à la vertu , à l'amour de leurs devoirs , à l'obéissance aux loix.

O vous qui manifestez toujours de la défiance au peuple , qui le croyez sans cesse capable de tous les excès , & de tous les désordres ; c'est ainsi que vous le dépravez , que vous le rendez méchant. Il est bien peu d'hommes qui ayent le courage de n'être pas méprisables , lorsqu'ils sont toujours méprisés.

Eh bien ! Monsieur , vous blâmez jusqu'à cette mesure. Que dis-je ? vous voulez la faire regarder comme injurieuse à la garde nationale. Vous allez plus loin encore ; vous avez la lâcheté coupable de supposer que j'ai voulu désarmer ces braves citoyens , pour diriger contre eux , contre la sûreté publique & contre les propriétés , dix mille piques portées par des scélérats. Est-ce l'amour de l'humanité ; est-ce l'amour de la paix ; est-ce l'amour

de la vérité qui vous ont suggéré ces noires pensées ? Il est facile d'en juger.

Je l'ai proposée cette mesure , avec l'intime conviction qu'elle étoit voulue par la prudence , & qu'elle étoit du plus honorable , comme du plus grand exemple. J'ai eu la satisfaction de la voir favorablement accueillie par le corps municipal.

Chaque jour , des avis particuliers & des feuilles publiques demandoient à la municipalité que la fête n'eût pas lieu. On lui faisoit les reproches les plus amers de ne pas s'y opposer. On la rendoit responsable des événemens ; & de pareilles inepties acquéroient du crédit.

Nous demandons à tout homme raisonnable, de quel droit la municipalité auroit empêché des citoyens de se réjouir , de se livrer à tous les sentimens du plaisir & de l'allégresse. La loi leur permettoit de s'assembler paisiblement & sans armes ; & nulle autorité ne peut défendre ce que la loi permet. Il y avoit donc ou ignorance ou méchanceté , à exiger de la municipalité , ce qu'elle n'avoit pas le pouvoir de faire.

Et, en supposant même qu'elle eût eu ce pouvoir , étoit-il juste , étoit-il prudent , qu'elle en fît usage ? On appercevoit des inconvéniens à laisser faire cette fête. Mais, n'y en avoit-il pas de plus grands à prétendre l'arrêter ?

Elle étoit annoncée ; un grand nombre de

citoyens la vouloit ; des contributions volontaires étoient fournies ; des préparatifs étoient faits. Ou il falloit obtenir qu'au jour indiqué , nul citoyen ne fortît de chez lui , ce qui étoit impossible ; ou il n'y avoit pas de moyen pour prévenir une réunion considérable de personnes. Cette réunion opérée , comment empêcher des chants d'allégresse , des danses , des festins , une fête enfin. Et , si cependant on eût été assez insensé & assez injuste , pour ordonner qu'il n'y auroit pas de fête ; il auroit donc fallu se transporter avec des bayonnettes & du canon , pour dissiper un rassemblement très-innocent , & le traiter comme séditieux.

Quand , de sang froid , on se livre à des réflexions aussi simples , on ne conçoit pas comment on a pu se permettre de blâmer la conduite de la municipalité. C'est que l'esprit de parti défigure tous les objets ; c'est qu'il est des momens où les illusions ont toute la force de la vérité.

Le directoire du département témoigna le desir de conférer avec la municipalité , sur la fête qui se préparoit , & plusieurs officiers municipaux s'empresèrent de s'y rendre. On discuta successivement différens points ; & l'on s'arrêta particulièrement à cette idée , qu'il y auroit beaucoup plus de dangers à s'opposer à la fête , qu'à la laisser aller à son cours paisible & naturel.

Le département prit un arrêté , qui n'étoit que le résultat de la conférence. Il produisit un assez bon effet ; & il déconcerta les projets d'un grand nombre de malveillans.

J'étois pleinement rassuré sur les dispositions du peuple.. J'avois la conviction qu'il se conduiroit avec sagesse & dignité ; mais je craignois , un peu plus que vous, Monsieur, que les gens sans aveu, que les mauvais sujets, dont Paris est infecté & que les ennemis de la chose publique y attirent, ne se mêlassent dans les groupes, n'excitassent des querelles, ne commissent des désordres , pour ensuite les imputer au peuple, & le calomnier.

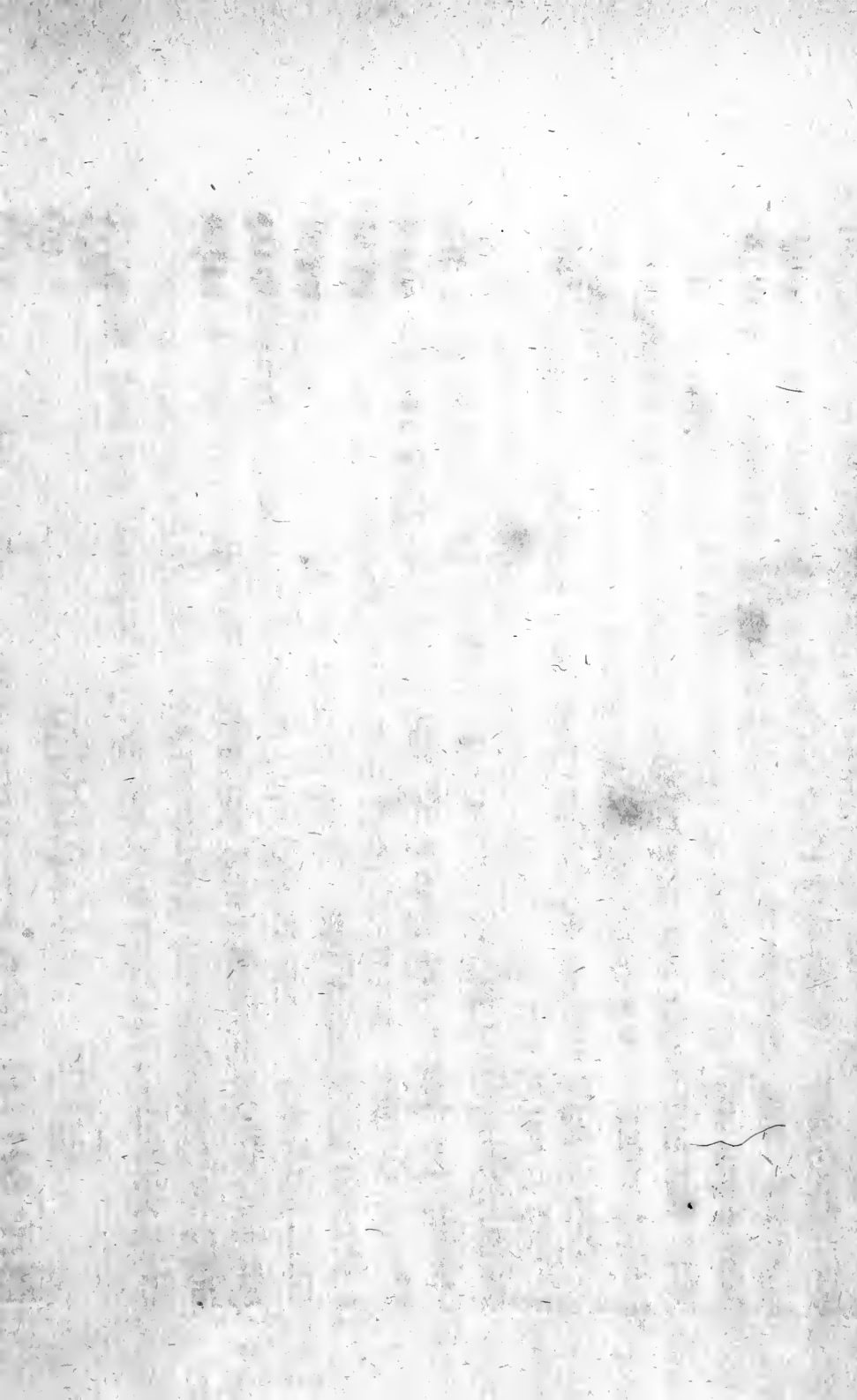
Vous saviez , dites-vous , par des lettres particulières, que des brigands devoient arriver dans Paris, pour la fête. Vous désignez nommément plusieurs individus. Je ne révoquerai pas en doute, votre correspondance : je ne vous demanderai pas à la voir. . . . Mais , en la supposant vraie, il étoit d'un bon citoyen de la communiquer à la police , qui n'étoit certainement pas aussi bien informée que vous.

Je n'avois cessé, depuis quinze jours, de recevoir une multitude d'avis particuliers qui me menaçoient du poignard & de la mort. La veille même, j'en reçus encore de semblables : je reçus le vôtre. Mais, tranquille avec moi-même, & ne croyant pas facilement aux assassins, je fis peu d'attention à toutes ces menaces.

Enfin il parut ce jour si long-temps attendu. Qu'il étoit beau ! Qu'il étoit serein ! La fête fut de même. C'étoit sans doute un bien étonnant spectacle , que celui où trois à quatre cents mille hommes se livroient, en toute liberté, aux sentimens vrais de la joie & de l'allégresse ; où nul homme armé ne faisoit la police ; & où cependant régnoient l'ordre le plus parfait & l'harmonie la plus touchante. Quand on rapproche ce tableau de celui qu'offroit les fêtes du despotisme, où quelques milliers d'individus, entassés, comprimés dans leurs mouvemens, alignés par des bayonnettes, attendoient, avec l'impatience de la faim , des morceaux de pain & de viande , qu'on jetoit sur leurs têtes, où des hommes payés & ivres, fautoient autour de quelques pièces de vin. Il ne faut pas avoir une âme ; il ne faut pas aimer la liberté, pour ne pas sentir avec délices, que nous ne sommes plus les mêmes hommes, que nous nous élevons sensiblement à la hauteur de notre destinée. Ici, le peuple a mis de la grandeur & de la simplicité dans ses plaisirs.

Il suffit de jeter les yeux sur les emblèmes & sur les ornemens de la fête ; ils nous rappellent, malgré nous, les amusemens civiques des anciens peuples libres. Pourquoi faut-il que de malheureuses divisions d'opinion, excitées par des intrigans, devenues d'autant plus actives, que l'on s'entendoit moins, aient empêché tous nos frères

de prendre part à cette fête de la liberté, de l'égalité & la leur ait fait envisager avec une aveugle prévention ? Quand le bandeau fera tombé, quand le prestige du moment fera dissipé, on verra que cette fête est une des époques les plus remarquables dans les progrès de l'esprit public, & dans l'élévation du peuple, qu'il est si intéressant d'instruire & de former à toutes les vertus. On la jugera, comme je l'ai entendu juger par des étrangers, qui, témoins de ce spectacle, en sont fortis pleins d'enthousiasme & d'une nouvelle estime pour le peuple.



THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION
500 5TH AVENUE NEW YORK 17, N.Y.

It is the purpose of this book to present a comprehensive survey of the history of the United States from the time of the first settlement of the continent to the present day. The book is divided into three parts: the first part deals with the early history of the United States, the second part deals with the history of the United States from the time of the American Revolution to the present day, and the third part deals with the history of the United States from the time of the American Civil War to the present day. The book is written in a clear and concise style, and it is suitable for use as a textbook in a high school or college course. The book is also suitable for use as a reference work for anyone interested in the history of the United States.



